

DIEU ET L'HOMME DANS LE LIVRE DE JOB

Cadre en prose et dialogue

Il nous faut bien souligner la distinction entre les deux parties du livre. En effet, le cadre en prose (ch. 1 - 2 et 42,7ss), plus ancien, affronte le problème du mal et de la souffrance de façon moins abrupte que les dialogues.

Le cadre en prose donne d'emblée la clé du problème en mettant en scène la cour divine. C'est Dieu qui provoque l'épreuve en « tentant le diable » pour se révéler dans la piété et la fidélité de son « serviteur Job ». La réaction de Job à la souffrance y est empreinte d'une sérénité surhumaine : « Le Seigneur avait donné, le Seigneur a repris. Que le Nom du Seigneur soit béni. » On ne perçoit pas la souffrance de Job. En outre l'histoire se termine bien : Le Seigneur octroie à son serviteur une prospérité redoublée.

Cette « happy end » et cette théologie moins dure étaient certainement nécessaires, comme une sorte d'édulcorant, pour faire passer le message de la partie centrale du livre : les dialogues en vers. Ici, l'histoire se passe tout entière sur la terre ; la souffrance est incompréhensible ; Job hurle de douleur et accuse Dieu avec une violence inouïe : « Il déracine mon espérance ! » (19,10) ; et la véritable conclusion de l'ouvrage, si elle nous présente un Job apaisé (« Maintenant, mes yeux t'ont vu », 42,5), reste mystérieuse et ne constitue pas la solution du problème que nous attendions.

Mais précisément, à cause de ce plus grand réalisme et de cette plus grande exigence, les dialogues nous apparaissent comme un texte beaucoup plus actuel, susceptible, aujourd'hui encore, de stimuler vigoureusement la recherche du croyant.

Le problème posé dans le cadre en prose

Malgré ce que nous venons de dire, le problème central est déjà posé dans le cadre en prose, et posé complètement, bien que de manière schématique. Il tient dans cette phrase : « Est-ce pour rien que Job craint Dieu ? » (1,9)

Par ce défi, le tentateur insinue que Job sert son Dieu par intérêt, obéissant à la loi du « donnant, donnant » (« peau pour peau ! »). Pour répondre à ce défi, le croyant est invité à dépasser le stade de la « religion » (si on donne de la religion cette définition un peu caricaturale : un système d'échange équilibré, quasi-commercial, où l'homme rend un culte au dieu tandis que le dieu, en contrepartie, lui distribue ses grâces). Il est poussé vers le domaine de la foi pure, la foi de l'homme nu : « Nu je suis sorti du sein maternel, nu, j'y retournerai. » (1,20)

« L'homme véritable, ou, si l'on veut, le sujet des options décisives pour la vérité, c'est l'homme nu, c'est-à-dire non pas l'homme-avoir, mais l'homme-être. Tant qu'un homme réagit devant Dieu et lui répond à l'aide de son avoir, son témoignage reste partiel, fragile, et le doute peut subsister en ceux qui contestent Dieu et accusent ses fils. Quand au contraire l'épreuve a atteint les racines de la personne, il ne reste plus à l'homme que sa relation à Dieu, et c'est alors qu'il est vraiment lui-même ou qu'il commence à le devenir. La souffrance assumée par l'homme dans la foi révèle que son attachement à Dieu ne dépendait pas du bonheur terrestre. Sa relation à Dieu se noue alors au plan de sa nudité, de sa faiblesse, de sa dépendance, bref, au plan de son être créatural. Nu, il est devant Dieu ce qu'il était au premier jour et ce qu'il sera au moment de la grande gestation pascale, à travers la

mort corporelle, dans la lumière de la résurrection. Aussi, par une sorte d'ironie divine, plus l'Adversaire (Satan) s'attache à dénuder l'homme, plus il confère à son expérience théologique et à son témoignage une valeur universelle. Nous rejoignons là, à travers la figure prophétique du Serviteur Souffrant (cf Is 52,13 - 53,12), le Christ en croix attirant tout à lui, et l'aventure à la fois nocturne et lumineuse des mystiques chrétiens au sein de l'Eglise. » (J. LEVEQUE, « Job et son Dieu », Ed. Gabalda, 1970, tome I, p. 210)

Dès le prologue donc, nous est présenté le modèle de la foi la plus pure, mais il faudra la longue et douloureuse recherche des dialogues de Job et de ses amis pour nous faire découvrir toutes les conséquences et toute la dimension de cette foi « jusqu'au bout ».

La position des amis de Job et le problème de la prière de demande

On ne peut comprendre la révolte et les invectives de Job si l'on n'a précisé au préalable les grands axes de la doctrine que les trois amis disent tenir de la tradition. Leurs convictions reposent sur deux principes :

- La rétribution par Dieu intervient toujours avant la mort.
- Une loi infaillible proportionne aux actes de l'homme leur récompense ou leur sanction.

« Pour les trois visiteurs, l'épreuve de Job n'est qu'un cas, parmi bien d'autres, qui illustre cette conception automatique de la rétribution. Il n'y a pas de mystère : si Job souffre, c'est qu'auparavant il a péché (cf. Jn 9,1). En cherchant à se disculper, il ne fait que se leurrer davantage et aggraver sa faute. Car la théologie ne doit offrir aucune faille ni admettre la moindre exception, et même les évidences de la conscience de Job ne sauraient prévaloir contre la cohérence du système. Le malheur ne peut être qu'une correction, l'éprouvé ne peut être qu'un réprouvé, et la question gênante de la souffrance doit continuer de se poser dans les termes habituels, à un niveau où l'homme puisse s'en rendre maître. Job aura beau redire que toute sa vie s'inscrit en faux contre ces assurances trop faciles, il aura beau crier l'injustice, l'amitié passera après les certitudes et jusqu'au bout les trois sages se raidiront dans leur aveuglement.

Au lieu de se placer aux côtés de Job et avec lui devant Dieu, les trois « amis » s'arrogent le rôle d'avocats du Tout-puissant. S'imaginant très près de Lui, c'est de ce lieu privilégié qu'ils interpellent Job. Réflexe d'hommes faibles, qui prennent peur devant l'aventure spirituelle et reculent devant les exigences de l'amitié. Aucune intercession pour l'ami désespéré et même aucun dialogue avec lui au niveau de l'épreuve qu'il est en train de vivre. »

(J. LEVEQUE, « Le Dieu de Job » in « Cahiers Universitaires Catholique », Janvier-février 77, p. 5)

Gardons-nous cependant de tourner trop vite en ridicule la doctrine traditionnelle que défendent les trois amis. Nous perdriions tout bon sens, opposant un dogmatisme à un autre dogmatisme.

En effet cette « doctrine traditionnelle » est présente un peu partout dans la Bible - par exemple dans les Psaumes - et cela n'est pas étonnant, car elle procède d'une expérience fondamentale de l'homme et d'une requête incessante de sa conscience. D'une part l'expérience que normalement la justice (au sens biblique, c'est-à-dire la vie selon Dieu) produit le bonheur et l'injustice produit le malheur, et d'autre part l'espérance que Dieu garantira cet ordre de choses. Elle provient aussi de l'idée que Dieu se soucie des hommes avec une attention et une tendresse infinie ; cf. Mt 6,32 : « votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela » et Mt 10,30 : « vos cheveux même sont tous comptés ». Or cette conviction se trouve à la base de toute prière de demande, y compris dans l'Evangile. Pour qui croit réellement que Dieu est « quelqu'un », une personne bien vivante, quoi de plus naturel en effet que de lui confier nos soucis et nos désirs ? La prière de Jésus, le « Notre Père », n'est-elle pas une suite de demandes ? « Que ton règne vienne », mais aussi : « dé-

livre-nous du mal ». Et même n'est-il pas naturel que celui qui est durement opprimé - pensez aux camps de concentration - fasse appel à Dieu pour qu'il châtie l'opresseur ?

Donc cette espérance en un Dieu qui récompense les bons et punit les méchants constitue en quelque sorte un terrain de base, un point de départ spontané et sain de la réflexion et de la prière du croyant. Mais elle tourne à la caricature si on veut l'appliquer immédiatement, sans discernement, comme un règlement qui fonctionnerait à tous les coups. L'homme alors fixe à Dieu sa ligne de conduite, il nie la liberté divine et se fabrique une sorte d'idole : le « Distributeur automatique de grâces ».

L'homme qui voit Dieu ainsi et qui prie Dieu ainsi se montre prétentieux d'une double manière. D'abord, dans les événements de la vie, il prétend lire les desseins de Dieu à livre ouvert : ici Dieu récompense et là il punit. Or le Dieu véritable dépasse toujours d'une manière ou d'une autre les idées que nous nous faisons sur lui, y compris au sujet de sa justice. Ensuite, dans la prière, notre homme parle à l'impératif, ayant décidé à la place de Dieu de quoi il avait besoin. Saint Paul, pour sa part, nous invite à plus d'humilité, une humilité qui nous place à l'origine de la foi véritable : « Nous ne savons que demander pour prier comme il faut... mais l'Esprit de Dieu vient au secours de notre faiblesse... » (Rm 8,26).

Dieu se révèle dans son serviteur Job

« Vous n'avez pas bien parlé de moi comme l'a fait mon serviteur Job », dit Dieu aux trois malheureux amis (42,7), alors même que ceux-ci cherchaient à défendre l'honneur de Dieu contre celui qui osait l'accuser... Comment donc Job a-t-il « bien parlé de Dieu » ? Comment Dieu, avant même de se révéler à Job « du sein de la tempête », s'est-il déjà révélé dans le comportement de son serviteur ? Du temps de sa prospérité, Job était l'image de Dieu par sa justice et sa piété exemplaires (cf ch. 31) ; comment Job est-il, dans la souffrance, reflet de Dieu ? Quel Dieu est révélé par la foi de Job ?

1. Le Dieu de la vérité et de l'exigence :

L'attitude de Job est remarquable entre toutes parce qu'il tiendra jusqu'au bout deux exigences qui, à vue humaine, sont contradictoires. Exigence de vérité par rapport à sa situation : il est vrai qu'il est innocent et il est vrai qu'il souffre, il le sait trop bien. Exigence de sa foi en un Dieu tout-puissant et juste. Job ne cesse de clamer ces deux exigences, au prix d'une tension toujours croissante, à en être écartelé.

Et cela est remarquable car dans la même situation d'autres hommes renoncent à la vérité pour trouver une solution satisfaisante. Ainsi les amis de Job refusent-ils de le croire innocent. Ou encore, dans tel poème babylonien, qui date à peu près de la même époque, on voit un homme juste qui s'interroge, comme Job, sur les raisons de sa souffrance, mais pour trouver une solution, il finit par admettre que les dieux ne sont pas aussi justes qu'ils le devraient. Même s'il ne comprend pas, Job, quant à lui, ne cède pas un pouce de terrain dans sa quête de vérité et de justice. Même ses cris de colère, qui frisent le blasphème, sont encore une manière d'en appeler à la justice de Dieu en le provoquant.

2. Le Dieu de l'homme debout :

« Ceins tes reins comme un brave ! » dit Dieu à Job au début de son discours (38,3). Il a là un brin d'humour : le Tout-puissant accepte la joute oratoire à laquelle l'a provoqué sa créature. Mais cet humour cache une vérité plus profonde : Dieu se réjouit de voir que Job, malgré sa souffrance, est resté debout, ne cessant de l'interpeller.

A l'inverse, dans un second poème babylonien traitant le même thème, le juste souffrant fait preuve de beaucoup plus de prudence que Job : Il évite soigneusement de prononcer le nom de Mardouk, le roi des dieux, de peur de déclencher la colère de ce dernier. De plus il

se contente d'allusions plus ou moins claires à la responsabilité de « son dieu » dans ses peines, n'osant l'accuser directement d'avoir causé son malheur. Une attitude qui contraste vivement avec la liberté de parole parfois presque insoutenable dont Job fait preuve :

« C'est moi qui vais parler, quoi qu'il m'advienne !
Je prends ma chair entre mes dents,
Je place ma vie entre mes mains,
Il peut me tuer. Je n'ai d'autre espoir
Que de justifier devant lui ma conduite... » (13,13-15)

3. Le Dieu de l'espérance :

Job est l'homme qui, contre toute évidence, ne renonce pas à son espérance. Et cette espérance, non seulement se maintient - ou plutôt renaît sans cesse - mais encore se purifie. Au début, il souhaite seulement un répit : « Détourne de moi ton regard, pour que je sois un peu gai, avant que j'aïlle, pour n'en plus revenir, à la terre de ténèbres et d'ombres ! » (10,10). Mais plus loin, alors même qu'il vient de crier sa souffrance avec les mots les plus violents, Job affirme que son seul désir est de voir Dieu :

« Oh, je voudrais qu'on écrive mes paroles,
Qu'elles soient gravées en une inscription
Avec le ciseau de fer et le stylet,
Sculptées dans le roc pour toujours.
Je sais, moi, que mon Défenseur est vivant,
Que lui, le dernier, se lèvera sur la terre.
Et, de ma chair, je verrai Dieu ! » (19,23-26)

(Références des textes d'espérance : 7,8.21 ; 14,13-17 ; 16,18-22 ; 17,3 ; 19,25-27)

En cet éclair d'espérance, le seul désir de Job, au delà de tout espoir humain, plus fort que tout malheur et que toute révolte est le désir de Dieu, Dieu pour Dieu, et cela rappelle cette parole du Ps 63 : « Je t'ai vu au sanctuaire... alors ton amour valait mieux que la vie ». C'est peut-être ce message d'une espérance folle qui constitue le sommet du livre, le point où il se rapproche le plus du Nouveau Testament.

Quand Dieu répond. Le problème du mal

Quand le Seigneur apparaît à Job, c'est pour inviter celui-ci à contempler la création et à y lire la toute-puissance de Dieu et la toute-petitesse de l'homme qui ne sait pas le pourquoi des choses. C'est aussi pour forcer l'admiration de Job devant qui crée tant de merveilles et qui domine les forces du mal, symbolisées par la mer (38,8-11) et les monstres de eaux (40).

Cependant la réponse de Dieu nous irrite, car il semble répondre à côté de la question. On attendait que Dieu explique à Job pourquoi il souffre et rassure son serviteur ; or Dieu ne répond pas aux questions de Job. Au contraire, c'est Dieu qui questionne Job : « Où étais-tu quand je fondais la terre ? ... » (38,4ss). Job a voulu mettre Dieu en question et c'est Dieu qui maintenant met Job en question. Dans une discussion, c'est le questionneur qui a l'initiative, c'est lui qui amène l'autre sur son terrain. Dieu amène son interlocuteur à quitter son propre terrain pour entrer dans « le terrain de Dieu », une manière comme une autre d'exprimer la démarche de conversion. Dès lors il n'est pas étonnant que nous soyons irrités, car la conversion n'est pas démarche aisée pour notre suffisance. Avez-vous remarqué que dans l'Évangile, Jésus se comporte assez souvent comme Yahvé devant Job, répondant aux questions de manière surprenante, ou questionnant à son tour au lieu de répondre ?

Toujours est-il qu'à la fin du dialogue, on ne sait toujours pas pourquoi Job souffre. Dieu n'a pas résolu le problème de la souffrance de l'innocent, ni d'ailleurs le problème de l'origine du mal. Quelle est en effet la cause du mal, de la douleur, de l'asservissement, de la séparation, de la mort, de tout ce qui déshumanise l'homme et détruit la création ? S'il s'agit du mal causé par l'homme, d'où vient que celui-ci soit enclin à nuire à autrui et à lui-même ? On dira qu'il est nécessaire que la liberté humaine ait la possibilité de ne pas aimer, sinon il ne serait pas possible qu'elle aimât d'un amour authentique. Il n'empêche que, devant telle injustice, tel égoïsme, telle cruauté inutile, nous ne pouvons retenir le cri : « Mais pourquoi ? » En fait, même après que la révélation de Dieu se soit faite totale en son Fils Jésus-Christ, le mal reste l'inexplicable, l'incompréhensible, ce qui n'a pas de sens, l'absurde. Le problème : « Pourquoi le mal ? » n'a pas de solution raisonnable.

Dieu ne donne donc pas la solution du problème. Il ne répond pas aux questions de Job... Cependant Dieu répond, et le seul fait que Dieu réponde est plus important que le contenu de ses discours : Dieu ne répond pas aux questions de Job, Dieu n'entre pas dans son raisonnement mais, en apparaissant à Job, et avant même qu'il soit question du « happy end », Dieu se révèle soucieux de sa créature, loin de l'indifférence, voire de la cruauté, dont Job, dans sa souffrance, l'avait accusé. Et surtout Job avait appelé et espéré jusqu'au bout, et - comme nous l'avons déjà dit - son espérance s'était purifiée à l'extrême : « Je verrai Dieu ». Eh bien, Dieu comble l'espérance de Job en ce qu'elle a de plus pur : Job voit Dieu. Le problème n'a pas été résolu, mais il est infiniment dépassé et, si cela nous semble difficile à comprendre, Job, lui, l'a compris. Il dit : « Je ne te connaissais que par ouï-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu. Aussi je retire mes paroles... » Job atteint le point où la connaissance de Dieu est silence.

Cela dit, rappelons que le livre de Job n'est pas le dernier mot de la révélation et que l'étape décisive n'en sera franchie qu'avec Jésus-Christ. Sans entrer dans de nouveaux développements (nous y reviendrons avec le Nouveau Testament) contentons-nous de ces quelques remarques :

- Job est un personnage de fiction, dont l'innocence est une hypothèse d'école. Jésus est homme de chair et d'os et il est par excellence le « Juste ».
- Job atteint une espérance parfaite au sommet de sa trajectoire spirituelle, dans un éclair de foi. Jésus, de sa naissance à sa mort, vit de la seule relation d'amour à son Père. On pourrait citer ici beaucoup de passages de l'Évangile. Par exemple : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. » (Jn 4,34)
- Dieu montre son amour pour Job en lui répondant. Mais en la personne du Fils crucifié, Dieu se fera totalement solidaire de toute détresse humaine. La réponse de Dieu à l'espérance de l'homme ira infiniment plus loin que la sollicitude de qui se penche du haut du ciel. Non pas que Dieu cesse d'être Dieu ! Au contraire, il se révèle complètement dans le partage jusqu'au bout et dans l'amour sans limite.
- Enfin, en ressuscitant son Fils, le Père ouvre à l'espérance de l'homme une perspective inouïe. La résurrection de Jésus est promesse de notre propre résurrection. Il ne s'agit pas tellement ici d'une vie éternelle, récompense des bons... Il s'agit de la réponse à ce que nous avons appelé plus haut « l'espérance la plus pure » de Job. Il s'agit de l'expérience indicible qui avait fait entrer Job dans le silence, d'une joie bien au-delà de ce que nous pouvons imaginer. Il s'agit de la seule rencontre qui, bien que l'homme ne le sache pas, puisse véritablement répondre à son insatiable désir : voir Dieu, connaître Dieu. Ce qui était entrevu comme en un rêve passager dans le livre de Job devient réalité plus solide que toute vie et que toute mort : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, Toi, le seul véritable Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ ! » (Jn 17,3)